

INSULA VIRIDIS

L'ÎLE VERTE
daz Grüne Woerth

Jean TAULER,
« Extraits *typiques* de quelques sermons »

Une publication des *Cahiers de l'Île Verte*, 2010.



SERMON 4

« Où est le roi des Juifs qui vient de naître ? Nous avons vu son étoile à son lever » (Matthieu 2, 2).

L'âme sait bien que Dieu existe, même par la lumière naturelle. Mais qu'est-il ? Où est-il ? Voilà ce qui lui est complètement inconnu et caché, et de cela elle ne sait absolument rien. Mais voici qu'en elle s'éveille un tout aimable désir. Elle cherche, elle s'informe avec soin. Elle aimerait tant savoir quelque chose de son Dieu qui lui est ainsi voilé et caché.

Tandis qu'elle s'applique à cette recherche, en elle se lève une étoile, c'est-à-dire une clarté et un rayonnement de la grâce de Dieu, une lumière divine, car le mot « étoile » veut dire ce qui brille. Voici maintenant que cette lumière indique à l'âme le lieu de cette naissance, car aucune lumière naturelle ne pourrait indiquer ce lieu. Où donc est-il né ? Il y a des personnes qui veulent, avec leur lumière naturelle, goûter cette naissance. Toutes celles-là doivent rester en route et se perdre. Cela ne mène à rien. On ne peut pas trouver de soi-même cette naissance, car la même lumière qui a proféré le Verbe doit aussi nous révéler ce qu'elle est et où elle s'est accomplie.

Il y a trois choses à considérer : la première, ce qui cherche c'est-à-dire le désir ; la seconde, la manière de chercher ; la troisième, la découverte de la naissance. Il y a aussi dans l'homme trois choses : l'une sensible, la seconde rationnelle, la troisième spirituelle. Toutes les trois sont différentes et elles ne sont pas impressionnées de la même façon, mais chacune à sa manière. La lumière du soleil en elle-même est simple, mais la même lumière est reçue différemment par des verres différents dont l'un est noir, l'autre jaune, le troisième blanc. Par verre noir, on peut entendre la sensibilité ; par verre jaune, la raison ; par verre blanc, l'esprit dans sa pureté et sa simplicité. Quand cette lumière est vraiment bien reçue, toutes les images, formes, figures, tombent et cette lumière ne montre plus que la naissance en vérité. Le ciel est maintenant dans son obscurité naturelle, mais si à cette heure il venait à être changé tout entier en un pur et clair soleil, personne, par suite de cet excès de clarté, ne pourrait voir d'autre image. Quand cette éblouissante lumière brille dans l'âme, les images et les formes disparaissent, et là où cette lumière doit apparaître, la lumière naturelle doit s'éclipser et s'éteindre.

Bien que les sens reçoivent leurs images des choses de la nature, cependant ces choses ont, dans les sens, un être beaucoup plus noble que dans leur réalité. Le verre noir symbolise les sens. La raison vient ensuite ; elle dépouille les images sensibles de ce qui les fait sensibles et les rend rationnelles : nous avons alors le jaune. Mais si la raison se dégage d'elle-même, si elle renonce à elle-même et se transforme en esprit pur et simple, nous avons le blanc. C'est là seulement que brille l'étoile. C'est uniquement vers cette lumière que tend la vie de tous les hommes.

Ces trois choses correspondent aux trois présents qu'offrirent les rois à l'enfant Jésus.

SERMON 9

[extrait]

« Jésus se retira dans la région de Tyr et de Sidon. Et voici qu'une Cananéenne vint de là et elle se mit à crier : « Aie pitié de moi, Seigneur, fils de David ! »... (Matthieu, 15, 21-28)

Cet évangile nous montre la plus noble, la plus utile, la plus sûre et la plus profonde conversion qui puisse avoir lieu sur terre. Et quand une conversion ne se fait pas d'une manière ou d'une autre, dans des dispositions semblables, l'homme a beau faire tout ce qu'il peut, cela lui sert peu ou point du tout.

« Aie pitié de moi, Seigneur, fils de David ! » C'est un cri d'appel d'une force immense, le cri d'appel de l'esprit porte à mille fois mille lieues et plus. C'est un soupir qui vient comme d'une profondeur sans fin. Cela dépasse de beaucoup la nature, et c'est le Saint-Esprit qui doit lui-même proférer en nous ce soupir.

Mais la source de la parfaite miséricorde se ferma quand la pauvre femme cria. La source fut tarie dans son écoulement, elle qui avait coulé pour d'autres. Quelle est donc cette merveille que Dieu se taise ici ?

Et les disciples priaient et plaidaient pour la pauvre femme.

Finalement, Jésus dit très durement : « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. » Et : « Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants pour le jeter aux petits chiens. » Il agissait avec d'autant plus de dureté et de mépris qu'il ne se contentait pas de lui opposer un refus, mais lui prouvait, par des paroles sans réplique, qu'il ne serait pas équitable de lui faire grâce.

Et non seulement il lui refusait le pain qu'on dit nécessaire et qui est chose ordinaire, mais il lui déniait la qualité d'enfant, il lui déniait et contestait sa qualité d'être humain et il l'appelait un chien. Comment aurait-il pu la tenter et l'éprouver davantage, la chasser et la presser de plus près ?

Or que fit-elle ainsi pourchassée ? Elle se laissa traquer et se pourchassa elle-même plus profondément qu'il ne pouvait la chasser. Elle poussa la chasse à fond. Elle pénétra plus profondément encore dans l'abîme. Tout en s'abaissant et s'humiliant, elle garda confiance et dit : « C'est vrai, Seigneur ; et justement les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. »

Ah ! si l'on pouvait réussir à pénétrer ainsi vraiment dans le fond de la vérité, non point par de savants commentaires, des mots, ou bien avec les sens, mais dans le vrai fond ! Ni Dieu, ni aucune créature ne pourrait vous fouler, vous anéantir, vous enfoncer si profondément que vous ne plongiez vous-même en vérité beaucoup plus à fond encore. On pourrait vous faire subir affront, mépris et rebuffades : vous resteriez ferme dans la persévérance, vous pousseriez plus à fond encore, animé d'une confiance entière, et vous augmenteriez toujours davantage encore votre zèle. C'est de là que tout dépend, et celui qui serait parvenu à ce point, celui-là aurait bien réussi. Ces chemins et eux seuls conduisent, en vérité, sans aucune station intermédiaire, jusqu'à Dieu. Mais qu'on puisse arriver à ce degré d'anéantissement illimité et demeurer ainsi dans ce fond, avec persévérance, avec une entière et véritable assurance, comme cette pauvre femme l'a fait, il en est qui ne peuvent pas du tout l'imaginer.

SERMON 10

« Jésus leur adressa la parole et dit : Je suis la lumière du monde » (Jean 8, 12).

« **J**e suis la lumière du monde. » Cette lumière qui donne leur éclat à toutes les lumières de la terre, aux lumières corporelles telles que le soleil, la lune, les étoiles et les sens corporels de l'homme, et aussi à la lumière spirituelle, à l'intelligence de l'homme raisonnable grâce à laquelle toutes les créatures doivent refluer vers leur origine. Sans ce reflux, ces lumières créées sont en elles-mêmes de vraies ténèbres, comparées

à cette véritable lumière par essence, qui est une lumière pour le monde entier.

Notre cher Seigneur nous dit : « Renonce à ta lumière qui est vraiment ténèbres comparée à ma lumière et qui m'est contraire, car je suis la vraie lumière et je veux, en échange de tes ténèbres, te donner en propre ma lumière éternelle, afin qu'elle t'appartienne comme à moi-même et que tu aies, comme moi-même, mon être, ma vie, ma félicité et ma joie. »

Quel est donc le chemin le plus court qui conduit à la vraie lumière ? Voici ce chemin : se renoncer vraiment soi-même, aimer et n'avoir en vue que Dieu seul, en toute pureté et bien à fond, et ne vouloir en aucune chose son intérêt propre, mais désirer et rechercher seulement l'honneur et la gloire de Dieu, attendre tout immédiatement de Dieu et, sans aucun détour ni intermédiaire, lui rapporter toutes choses, d'où qu'elles viennent, afin qu'entre Dieu et nous il y ait un flux et un reflux tout à fait immédiats. Voilà le vrai, le droit chemin.

C'est ici que se séparent les vrais et les faux amis de Dieu. Les faux rapportent tout à eux-mêmes, s'attachent aux dons, et ne les reportent pas sincèrement à Dieu, avec amour et reconnaissance, en renonçant à eux-mêmes et en s'écoulant pleinement et uniquement en Dieu. Celui qui a ces sentiments au plus haut degré est le plus parfait ami de Dieu. Celui qui ne les a point, qui ne les cherche même pas, mais qui s'en tient à l'amour de soi, celui-là ne verra jamais la vraie lumière.

On reconnaît aussi la présence de la vraie lumière au temps des grandes et lourdes épreuves. Les vrais amis de Dieu se réfugient alors en Dieu, supportent ces épreuves pour son amour ; ils les reçoivent de la main de Dieu, souffrent avec lui et en lui. Ses faux amis, au contraire, ne savent plus où donner de la tête quand l'épreuve s'abat sur eux. Ils battent la campagne, cherchent secours, conseil et consolation ; ce n'est pas là qu'on trouve Dieu. Alors ils sont sur le point de s'effondrer et de succomber au désespoir. Ils n'ont pas bâti leur maison sur la pierre qui est le Christ, et en conséquence, elle doit nécessairement s'écrouler dans l'abîme.

« Qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres. » Cette lumière brille dans les ténèbres, mais les ténèbres n'ont pas reçu la lumière. Cette lumière, personne ne la reçoit que les pauvres en esprit, et ceux qui sont bien dépouillés d'eux-mêmes, de leur amour-propre et de leur volonté individuelle. Il en est beaucoup qui sont pauvres matériellement et qui n'en ont jamais reçu le moindre rayon. Ils savent bien ce que c'est et ils l'ont dans les sens et la

raison, mais dans le fond ils ne l'ont pas goûtée. Elle leur reste étrangère et reste loin d'eux.

Employez donc tout ce que vous avez d'activité, dans l'esprit et la nature, à obtenir que cette vraie lumière brille en vous de façon à la goûter. C'est ainsi que vous pourrez revenir à votre origine où brille la vraie lumière. Souhaitez, demandez, avec la nature et sans la nature, que cette grâce vous soit accordée. Mettez-y tout ce que vous avez d'énergie, priez les amis de Dieu qu'ils vous aident en cette œuvre ; attachez-vous à ceux qui s'attachent à Dieu afin qu'ils vous entraînent en Dieu avec eux.

SERMON 36

[extrait]

« Lequel d'entre vous, s'il a cent brebis et vient à en perdre une, n'abandonne les quatre-vingt-dix-neuf autres, dans le désert pour s'en aller après celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il l'ait retrouvée ? » (Luc 15, 4).

L'Évangile nous dit que le pasteur se mit à la recherche de la brebis. Comment doit-on comprendre cette recherche ? Dieu cherche et veut avoir un homme humble, un homme doux, un homme pauvre, un homme pur, un homme abandonné, qui soit toujours d'humeur égale. Cela ne veut pas dire qu'on doit s'asseoir et se rabattre le capuchon sur la tête. Vraiment non, mais tu dois laisser Dieu te chercher, t'oppresser et te réduire à rien, jusqu'à ce que tu apprennes à rester humble en toute circonstance. Peu importe d'où te vienne et par qui te vienne l'humiliation. Celui qui cherche un objet perdu ne le cherche pas à une seule place, mais en plusieurs endroits, de-ci, de-là, jusqu'à ce qu'il l'ait trouvé. C'est ainsi que Dieu doit te chercher de maintes façons différentes. Laisse-toi seulement trouver sous les épreuves de toutes sortes qui t'arrivent de n'importe où et de n'importe qui. Quel que soit l'affront, quelle que soit l'humiliation, reçois-les seulement comme venant de Dieu. C'est lui qui, par là, te cherche.

Il veut avoir un homme doux. Voilà pourquoi tu dois être si souvent et si fortement secoué afin que tu apprennes en cela la douceur.

Dieu veut avoir un homme pauvre. Livre-toi ! Si l'on t'enlève biens extérieurs, amis, parents, trésors, ou n'importe lequel des

biens auxquels ton cœur s'attache, c'est pour que tu puisses remettre à Dieu ton fond pauvre et nu.

Il veut avoir un homme pur. C'est lui qu'il cherche au sein de beaucoup d'adversités afin que par elles tu sois purifié et transfiguré.

Il veut avoir en toi un homme abandonné. Eh bien, livre-toi et deviens cet abandonné.

Dieu ne cherche pas de gros chevaux et des bœufs puissants, c'est-à-dire des hommes aux grandes et fortes pratiques de piété raffinée, il ne cherche pas les hommes à grandes œuvres extérieures, il cherche seulement l'humilité et la douceur, c'est-à-dire les hommes petits, abandonnés, qui se laissent chercher par Dieu et qui, où ils sont cherchés, sont de vraies brebis.

Veux-tu devenir et être une petite brebis [un Ami de Dieu] ? Établis-toi dans une vraie paix, toujours égale, en tout ce qui peut t'arriver. Quand tu as fait ce qui te regarde, sois en paix et sans crainte en toutes choses. Confie tout à Dieu et abandonne-toi complètement à lui, même dans tes fautes, non pas d'une manière sensible, mais selon la raison, c'est-à-dire en te détournant d'elles, en en ayant de l'aversion. Ne te laisse agiter par rien, pas même par les dons de Dieu. Qu'il te donne, qu'il te prenne, reste toujours d'humeur égale. C'est ainsi que tu deviendras un homme abandonné.

SERMON 83

[extrait]

« Qui es-tu ? » (Jean 1, 19).

Les messagers demandèrent à Jean qui il était. Jean répondit : « *Non sum.* » Il confessa et ne nia point sa véritable identité : « *Non sum.* » C'est le contraire des hommes qui voudraient tous désavouer leur propre nom ; et tous les efforts des hommes tendent généralement à ceci : comment donc désavouer et cacher leur pauvre identité : *Non sum* ? Tous veulent généralement à tout prix être ou paraître quelque chose, soit quant à l'esprit, soit quant à la nature. Celui qui parviendrait seulement à atteindre le fond de l'aveu de son propre néant – *Non sum* –, celui-là serait parvenu au chemin le plus aimable, le plus direct et le plus court, le plus rapide, le plus sûr menant à la vérité la plus haute et la plus profonde qu'on puisse atteindre en ce monde. Pour cela, personne n'est trop vieux,

ni trop faible, trop inexpérimenté, ni trop jeune, trop pauvre ni trop riche. Ce chemin c'est : *Non sum* : je ne suis pas. Ah ! quelle valeur ineffable est enfermée dans cette parole : *Non sum*. Hélas ! tournez la chose comme vous le voulez, il y en a bien peu qui veulent cette voie d'humilité, car toujours nous voulons être quelque chose, oui, Dieu nous le pardonne : nous sommes et nous voulons et voudrions toujours « être ». Cela emprisonne et entrave tous les hommes en général, car il y en a bien peu qui veulent se renoncer : on accomplirait plus aisément dix bonnes œuvres que de s'abandonner à fond, c'est de là que provient la plupart du temps toute querelle, toute peine. A cause de cette tendance, les mondains veulent avoir des biens, des amis, de la parenté, et pour cela, ils risquent corps et âme ; uniquement pour « être », pour être considérés, riches, bien situés et puissants. Combien de choses, de leur côté, les gens de vie spirituelle font et omettent, combien souffrent et agissent pour ce même motif ; que chacun s'interroge lui-même ; couvents et ermitages sont pleins de cet esprit qui pousse à toujours vouloir être et paraître quelque chose.

[Extrait de Jean Tauler, « Sermons », Paris, 1928-35]

Les *Cahiers de l'Île Verte* sont une publication en ligne du site

D'ORI
ENT &
D'OCC
IDENT

Responsable : Jean Moncelon
Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2010